

# Silhouettes de généraux valaisans.

## I. Le Général Wolff.

Edouard-Alexis-Joseph Wolff naquit à Sion, le 5 juin 1808. Son père, conseiller de la ville de Sion, grand-châtelain, puis bourgmestre, appartenait à une très ancienne famille patricienne de la cité, anoblie en 1512 par l'empereur Maximilien.

Par sa mère, dame Rosine Bertrand, de St-Maurice, il était apparenté au fameux baron de Badenthal qui fut l'ami et le conseiller de l'impératrice Marie-Thérèse.

A dix-neuf ans, Edouard Wolff avait terminé ses études classiques. C'était un magnifique jeune homme à l'air martial et distingué. Un portrait de l'époque nous le représente le front haut, intelligent, le nez aquilin, la bouche volontaire.

Nous sommes en 1827. Le service étranger était en vogue. Ferdinand I, roi de Naples, avait conclu un traité avec le Valais pour la levée de troupes auxiliaires afin de maintenir l'ordre dans son royaume, travaillé par les apôtres de l'émancipation.

De nombreux Valaisans s'enrôlèrent dans les régiments suisses.

Edouard Wolff avait un tempérament de soldat. Il partit pour Naples, porteur d'un brevet de lieutenant d'artillerie dans le 3<sup>e</sup> régiment suisse. Il avait obtenu cette place grâce à la bienveillance du grand baillif de Sépibus.

Tout de suite, Wolff sut acquérir l'estime de ses chefs et l'autorité sur ses subordonnés. Il se rompit au métier des armes et devint un excellent officier d'artillerie.

En 1844, il obtint un congé temporaire et rentra en Valais. Notre canton était à ce moment le théâtre de luttes intestines. Le Conseil d'Etat lui confia le commandement de l'artillerie de la Vieille Suisse ; comme tel, il prit part au combat sanglant du Trient.

Pour le remercier des éminents services rendus à la cause du gouvernement, la Diète adressa à Wolff des remerciements officiels et envoya au roi de Naples la lettre suivante :

Sire,

L'arrivée en Valais de Mr. Edouard Wolff, lieutenant d'artillerie du 3<sup>e</sup> Régiment suisse, au service de Sa Majesté, fut pour nous un événement providentiel. L'anarchie de l'esprit révolutionnaire, une société li-

berticide, la Jeune Suisse, commençaient à lever une tête audacieuse et menaçante ; il fallut recourir à des moyens sévères de correction, une guerre civile était imminente, et les officiers de notre artillerie comp- taient lâchement dans les rangs de ceux que nous allions combattre.



**Edouard-Alexis-Joseph Wolff, 1808-1881.**

Mr. le lieutenant Wolff se rendit à notre réquisition et commanda l'ar- tillerie en homme habile et courageux.

Ses services sont grands et notre reconnaissance l'est aussi, mais com- ment la lui témoigner sans la participation du Roi aux drapeaux duquel il est attaché ; comment le faire dans une république où la bravoure mili- taire n'est qu'un simple devoir ?

Quelque insolite que puisse paraître notre demande, nous sentons la force de la présenter. Monsieur Wolff est un brave que nous prions Sa Majesté de bien vouloir reconnaître. C'est au Canton du Valais que Sa Majesté aura acordé cette faveur.

Nous avons l'honneur, Sire, de Vous offrir l'hommage du plus profond respect avec lequel nous sommes, de Votre Majesté,

les très humbles, obéissants et dévoués serviteurs.

Au nom du Conseil d'Etat :

Le président : (signé) *Ign. Zen-Ruffinen.*

Le calme rétabli en Valais, le capitaine Wolff rejoignit son régiment. Quatre ans plus tard, des troubles éclataient à Naples et en Sicile et c'est au troisième régiment suisse, dont faisait partie Wolff, qu'échut le rôle honorable, mais dangereux, de rétablir l'ordre.

Les Suisses se battirent comme des lions lors de la défense de Messine et firent triompher momentanément la cause du roi.

D'après l'historien Maag et d'après M. Bertrand qui publia en 1920 un travail très intéressant sur les Valaisans au service de Naples, nos compatriotes qui se firent remarquer dans cette bataille sont les généraux de Stockalper, de Riedmatten et Dufour, les majors et capitaines Wolff, de Chastonay, Evêquoz, de Werra, et les lieutenants Dufour, Dallèves, de Stockalper et Cropt.

Nous trouvons, dans une lettre écrite à sa femme, dont nous annexons à cette notice les principaux passages, le récit de cette bataille. M. Wolff brilla comme commandant chef de l'artillerie dans la prise des rues de Tolède et de San Giacomo.

*Extraits d'une lettre à Madame Wolff.*

« ...Pour le moment, nous restons à Messine pour y ramener le bon ordre, l'obéissance au Roy, y rétablir les Autorités royales, encourager, protéger les habitants, faire naître la confiance, le crédit et le commerce. Les fruits de la victoire éclatante que nous venons de remporter ne sont pas très considérables jusqu'à présent, il n'y a que les Isles de Lipari et la ville de Melazzo de 8 à 9000 âmes qui aient fait leur soumission ; les autres villes de Sicile ne peuvent le faire à cause des révoltés qui y sont les maîtres et qui les gouvernent par la terreur, et quelques autres villes ne veulent pas se soumettre par obstination, ou peut-être par les suggestions étrangères. Il existe en attendant une espèce d'armistice illimité pour tâcher d'entrer en voies d'arrangement et de conciliation. La France et l'Angleterre ont offert leur médiation pour pacifier la Sicile, éviter l'effusion du sang et terminer à la satisfaction des deux partis les différends qui existent entre le Roy et ses sujets siciliens révoltés. Le Roy doit avoir accepté cette médiation, en y faisant aussi intervenir le ministre de S. M. l'Empereur de Russie. Que Dieu veuille que tout s'arrange désormais à l'amiable, car il ne s'est que trop répandu de sang jusqu'à présent. La guerre, et la guerre comme on la fait dans ce pays, est une chose affreuse. Le peuple que nous combattons n'a d'hommes que la forme et le nom, pour tout le reste ce sont des bêtes sauvages, des tigres enragés et altérés de sang. Nous savons de bonne source que les malheureux blessés, et même les corps morts qui tombèrent entre les mains des Siciliens furent impitoyablement massacrés, leurs membres déchirés, leurs chairs mises en lambeaux que les mécréants se disputaient entre eux, les têtes portées sur leurs baïonnettes et promenées par les rues illuminées, et leur chair vendue aux habitants pour en faire un abominable repas. La chair d'un

Napolitain se vendait 1 grain le rotolo, la chair d'un Suisse 2 grains. Le 7, à notre seconde sortie, nous avons trouvé des corps mutilés, des oreilles, des nez attachés aux feuilles des figuiers avec des épingles. Ce qui rend encore notre situation plus critique, c'est que nous n'avons que très peu de concours et d'assistance à attendre des Napolitains qui ont une frayeur extrême des Siciliens. Leurs soldats seraient encore bons, mais les officiers ne sont pas tous aussi courageux, et au moment du plus grand danger quittent leurs soldats, nous abandonnent et se sauvent. Mais actuellement, par la protection incontestable que Dieu accorde au Roy Ferdinand et par la valeur surhumaine des Suisses, Messine est prise, car ce sont les Suisses, (3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> régiment) qui ont réellement pris Messine à l'assaut à la baïonnette, actuellement dis-je, Messieurs les Napolitains veulent s'en attribuer la gloire.

Sur 12 ou 13 mille hommes que nous étions en tout, il y avait 2200 Suisses, musiciens et absents déduits, qui formaient l'effectif de ce jour des 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> Régiments suisses; et bien, la perte en hommes que les seuls Suisses ont éprouvée, fait plus de la moitié tant en morts qu'en blessés des pertes de toute l'armée. Entre blessés et morts, nous avons au delà de 400 hommes plus ou moins hors de combat. Les pertes des Napolitains n'excèdent pas ce chiffre, malgré leurs 200 hommes brûlés par la mine dont j'ai parlé, eux qui étaient 10 à 11,000 hommes au moins. Aujourd'hui que le danger est passé, et qu'il est question de récompenses, tout le monde veut avoir fait des prodiges de valeur, chacun veut avoir été un héros. « Jugez un peu (disent quelques soldats Napolitains) si je me suis bien battu, car j'ai été tout le long avec les Suisses. » Cette naïveté prouve quelle haute opinion on a de nous — mais ce sont les soldats qui disent cela, les officiers n'ont pas cette franchise ni leur courage.

Quand le Monastère de la Madeleine, ce colosse superbe de marbre, ce boulevard de la partie sud-ouest de Messine fut emporté, ses défenseurs égorgés, on y mit le feu. Eglise, couvent, tours menaçantes et orgueilleuses, tableaux de haut prix, bibliothèque, meubles de valeur, provisions de toutes espèces, tout fut dévoré par les flammes. Le brave des braves, notre cher Colonel de Riedmatten fit retirer son bataillon hors de ce théâtre de désolation, dans la prévoyance que ce lieu pouvait être miné, ou au moins contenir des amas de poudre dont l'explosion aurait été funeste à son bataillon et il alla ranger en bataille sa troupe et former les faisceaux d'armes à une bonne portée de fusil de distance de cet édifice. Il était beau de voir cette troupe de héros qui peu d'instants auparavant soutenait à chances inégales un combat désespéré, furieux de la perte de tant de camarades et brûlants de la soif de la vengeance, il était touchant de voir ces hommes noircis par la poudre, tachés et ruisselant encore de leur propre sang et du sang de leurs frères tués à leurs côtés, redevenus calmes et obéissants à la voix de leur chef, attendre en silence et dans le plus bel ordre ses commandements, se soumettre à la plus exacte discipline, et voir avec indifférence et mépris les soldats Napolitains en foule passer devant leurs rangs tous chargés de riches dépouilles, se mouvant

avec peine sous le fardeau du butin, fruit du pillage auquel sans autorisation ils s'étaient livrés, en détournant ainsi à leur profit les fruits de la victoire que seuls nous avions remportée sur ce point du champ de bataille. Honneur donc et Gloire immortelle à nos braves soldats ! Aucun n'a terni ses lauriers par un honteux pillage, et dès que le combat fut terminé, leur fureur se calma et les sentiments d'humanité et de chrétien furent écoutés. Cette modération et cette bonne discipline honore nos soldats encore plus que la victoire.

Nous n'avons, grâce à Dieu, la perte d'aucun officier à déplorer, quoique plusieurs d'entre eux aient été assez grièvement blessés. Notre perte sur tout le régiment est jusqu'à ce jour de 33 morts et 200 blessés. Les blessés vont beaucoup mieux à quelques exceptions près. Nous ne savons ce que sont devenus dix de nos hommes manquants, ils ont probablement péri isolément loin de leurs camarades, assassinés ou brûlés. Pour moi, bien des balles, des boulets et des bombes ont sifflé à mes oreilles, bien des fois j'ai courbé la tête, croyant les éviter, bien des fois je me suis jeté à terre pour laisser passer l'éclat de la bombe, j'ai échappé à la mort plus d'une fois, et même sur mon lit tout à côté de moi, sans me faire le moindre mal. Le 6 septembre, la veille du jour où nous avons pris Messine, le soir, après que notre division eut été repoussée, découragée qu'elle était par la vue affreuse des hommes brûlés qu'on eut l'imprudence de transporter tout nus dans la citadelle en passant par les tranchées où nous étions tous, ces hommes vivants encore, on les eût pris pour des corps rôtis à la broche, et bien, ce même soir, j'eus la hardiesse de m'introduire dans les fossés de la ville, de m'avancer à 300 toises contre les maisons, et de m'introduire dans une batterie ennemie, où accompagné d'un peloton de mes grenadiers, marchant à pas de loup, nous dévalisâmes le magasin à poudre de la dite batterie et enclouâmes ses deux pièces de 33, et après avoir chargé 24 barils de poudre sur le dos de mes grenadiers et beaucoup d'autres objets d'artillerie, je m'en retournai à la citadelle avec ma capture. Je ne pus tout prendre ce qu'il y avait dans ce magasin à munitions, ce travail eut demandé le concours de 200 hommes au moins, mais je m'offris d'y retourner accompagné d'un seul de mes sous-officiers, pour adapter une mèche soufrée, y mettre le feu et faire sauter en l'air le magasin et la batterie — mais on ne voulut pas me laisser faire ce joli coup de main, de crainte que l'explosion ne cause du mal même à nos amis trop encore rapprochés de ce lieu.

Le 7, je fus comme les autres à la Madeleine, je défendis seul avec ma compagnie le flanc gauche de nos deux colonnes combinées (3e et 4e Suisses) et repoussai trois fois l'attaque des Siciliens. J'étais dans une ruelle longue, étroite et droite, au bout de laquelle étaient les Siciliens qui de la rue et des maisons nous firaient à coups de fusil et de canon. Je perdais six de mes plus beaux grenadiers, nous étant avancés jusqu'à bout portant de nos ennemis qui se retirèrent et j'eus mon 1er-lieutenant Paul Stockalper et 19 grenadiers blessés, dont quelques-uns, mon fourrier et mon sapeur et 3 autres sont encore en danger de mort.

Le 21 septembre le colonel Auguste de Riedmatten félicitait son régiment pour sa valeureuse conduite. »

La bravoure dont fit preuve Wolff dans cette bataille lui valut le grade de major. Au moment de la distribution des récompenses et des décorations, le roi Ferdinand II s'adressa à Wolff et lui demanda : « Que désirez-vous ? La croix de François I ou la pension de St-Georges ? » Il répondit fièrement : « J'ai mérité tous les deux ». Il les obtint.

Rappelé ensuite à Naples pour prendre le commandement en chef de l'artillerie des quatre régiments suisses, il fut promu, le 10 août 1850, au grade de major effectif, puis, deux ans après, à celui de lieutenant-colonel.

Sa bravoure et ses connaissances militaires, son profond sentiment du devoir, qui étaient appréciés par ses supérieurs, lui donnèrent les titres à un avancement rapide. Il fut nommé colonel en février 1855, et devint quatre ans plus tard général de brigade, poste qu'il occupa jusqu'au moment où il prit sa retraite, après trente ans de service.

Rentré dans son pays, il fut appelé par ses concitoyens aux fonctions de député au Grand Conseil et de président de la ville de Sion. Il fit preuve, dans sa carrière politique, des mêmes qualités de loyauté et d'honneur qui le distinguèrent sous les drapeaux.

Il mourut le 8 janvier 1881. Au moment de sa mort, la *Gazette du Valais* écrivait :

« Le général Wolff a vu s'achever au milieu de sa famille une carrière militaire brillamment parcourue et remplie de bons et loyaux services. Le Valais perd en lui un citoyen dévoué, éclairé, un chrétien convaincu, et les officiers au service de Naples un glorieux vétéran de la milice. »

M. le général Wolff fut une des belles figures valaisannes du siècle dernier.

P. de Rivas.